

pas fière, que je ne sois pas heureuse d'être ta femme, Emile? mais à chaque instant j'en remercie Dieu du fond de mon âme, car tu es le plus noble et le plus vertueux des hommes! A chaque instant je me glorifie de tes généreuses pensées ou de tes loyales actions : à chaque instant j'entends parler de toi avec éloge, car ton éloge est dans toutes les bouches. La noblesse de ton caractère, la modestie de ta vertu ont desarme jusqu'à l'esprit de dénigrement si naturel dans les petites villes de la province. Chacun parle de toi avec une bienveillance et une vénération que l'on ne témoigne à nul autre ; juge donc du honneur de ta femme, quand elle te voit ainsi entouré du respect public, aimé de tous, honoré de tous! Crois-tu que je n'ai point éprouvé une consolation presque aussi douce que ma peine était cruelle, lorsque je voyais chacun venir te tendre la main pour te tirer de la position difficile où la fatalité t'avait jeté, et se disputer à qui te rendrait service? Oh! je te le répète, je suis heureuse et fière de toi, heureuse et fière de ton amour. Qu'importe les privations, qu'importe la pauvreté? Je défie le désespoir de m'atteindre entre toi et mes enfants!"

Et les deux époux se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, heureux de leur tendresse mutuelle qui leur rendait légères les autres choses de la vie ; et comptant pour rien les sacrifices que leur imposait leur situation.

Hélas! il n'en était pas de même de leur sœur Joséphine ; habituée au luxe et aux grandes dépenses de la maison de sa marraine, tout pour elle devenait privation et douleur. Au lieu de ces visites perpétuelles qui se succédaient au château, au lieu de ces voyages sans cesse renaissants, au lieu des spectacles et des bals qu'elle trouvait en passant l'hiver à Paris, elle n'avait plus que le silence et l'économie sévère d'une existence bourgeoise ; existence qu'elle ne savait plus apprécier : comme un palais habitué aux liqueurs fortes devient inhabile à savourer des aliments d'un goût pur et délicat. Après avoir passé deux heures au piano, elle ne savait que faire de la journée ; car elle n'avait pas encore pu prendre sur elle de s'associer aux travaux domestiques de la famille. La vue d'un torchon à ourler, ou même d'une paire de bas à ravauder lui causait un dégoût insurmontable.

— Comment, Thérèse, peux-tu t'astreindre à de pareils ennuis, demandait-elle à la jeune femme? Il y a de quoi s'écorcher les doigts!

— D'abord, ma bonne Joséphine, répliquant la jeune femme, mes doigts y sont habitués ; ensuite, je te l'avouerai, je n'y songe point, et je couds et taille aussi volontiers de la grosse toile, que la batiste la plus fine. Si tu m'imitais, au bout de

deux jours, tu penserais comme moi." Joséphine ne répondait que par un geste de dédain, montait dans sa chambre, se mettait à pleurer, et passait deux heures à sa toilette, pour descendre parée et brillante à l'heure du dîner.

Par malheur, ces frais de toilette n'avaient pour témoins que le vieux docteur Delloye qui n'y prenait pas garde, tout occupé qu'il était de Thérèse, et le vieux monsieur Dorvilliers trop infirme pour songer même à regarder de quelle manière sa fille était habillée. Quand à la mère de Joséphine, elle ne pouvait s'empêcher de remonter doucement à la jeune personne que de pareils frais de toilette étaient fort inutiles, et qu'il eût été beaucoup plus raisonnable de reconnaître l'hospitalité de son frère en se rendant utile dans son intérieur. Joséphine ne répondait que par des larmes, et par des larmes d'autant plus amères que chaque jour, pour ainsi dire, une lettre de François Muller arrivait à Emile. Chacune de ces lettres, quelque remplies qu'elles fussent par des détails d'affaires, laissaient toujours un peu de place aux confidences de bonheur que le banquier faisait à son ami. Tantôt c'était le récit des préparatifs de son mariage, tantôt c'était la description de ce mariage même. Puis ensuite, dans les autres lettres, il contait les plaisirs que sa grande fortune lui permettait de prodigier autour de sa jeune femme, et les projets de voyage qu'il formait pour elle et pour lui.

— Je n'ai jamais même compris le bonheur de la fortune, disait-il, que le jour où elle me permet d'entourer de bonheur la femme que j'aime et qui me paie en retour de la plus tendre affection."

Emile ne parlait jamais de ces confidences de François qu'en l'absence de Joséphine ; mais Joséphine ne manquait pas d'aller lire les lettres du banquier. Elle trouvait une sorte de plaisir douloureux à se mettre sans cesse sous les yeux le tableau du bonheur qu'elle avait si follement repoussé, quand on le lui offrait, pour ainsi dire à deux genoux.

Ses souffrances s'accrurent encore au premier voyage que firent à Cambrai François et sa femme. Une chaise de poste les amena rapidement, et rien qu'à voir la nouvelle mariée on comprenait tout le bonheur qu'elle trouvait dans son union. Elle en était radiieuse, et lorsqu'il lui arrivait d'en parler, des larmes brillaient dans ses yeux.

— Il est si bon, disait-elle! Je n'ai pas le temps de former un désir qu'il le prévient à l'instant. Je n'ose point avoir de caprice, car il semble qu'une fée les devine et les accomplit aussitôt.

— Du reste, ce n'est point là ce qui me rend heureuse ; ce que je préfère

à tout, c'est la société de mon mari, c'est le plaisir que je trouve à me trouver près de lui, à l'associer à toutes les jouissances qu'il me prodigue. Sans lui le bal et le plus beau spectacle m'ennuient. François est si bon! si plein de complaisance pour moi!"

Vous jugez de ce que Joséphine souffrait ; mais le repentir venait trop tard. Il lui fallait se courber sous la pauvreté, et chaque jour cette pauvreté se faisait plus pesante ; car, chaque jour, le temps venait détruire les brillantes superfluités qu'il restait à la jeune fille de son luxe d'autrefois. Alors, il fallut adopter le costume modeste que nécessitait sa position ; ce costume que portait gaiement avec plaisir sa belle-sœur, la jeune fille le prit avec humiliation. Ce qui accablait encore plus, c'était la sujétion dans lequel elle vivait ; c'était de tout devoir, jusqu'au logement qu'elle occupait, jusqu'au pain qu'elle mangeait, à la générosité de son frère, accablé déjà de tant de charges, et obligé de subvenir non-seulement aux besoins de sa propre famille, mais encore à ceux de son beau-frère Edouard et de sa sœur réfugiés en Belgique.

(A continuer.)

—:—

UNE MORT ET UN MARIAGE.

Sur les confins de la France, de l'autre côté du Bourg-d'Oisan, au pied du mont Cenis, vivait un chasseur de chamois, célèbre dans le pays, qui avait la double réputation d'être un excellent tireur et un jeune homme modèle. Plus d'une jeune fille eût été heureuse de devenir sa femme, et cependant le pauvre garçon ne s'était pas prononcé.

Un matin, au moment où Merren,— tel était le nom de notre défunt confrère,—passait sur un chemin au-dessus duquel surplombait un rocher couvert de neige, il aperçut devant lui une jeune fille évanouie sur les pentes abruptes de la montagne, à quelques lignes d'un précipice. Sans songer au danger qu'il courait, l'intrépide Merren, déposant sur le chemin sa carabine et son sac de chasse, se laissa glisser du long de la paroi, s'accrochant de ci, de là, à des arbustes, à des plantes grimpanes, à des rochers, si bien qu'il parvint près de l'infortunée qui gisait sans mouvement. Quel ne fut pas son étonnement en reconnaissant la fille d'un vieil officier retiré du service, qui habitait le même village que lui.

Au moment où il allait saisir ce fardeau précieux, le pauvre Merren sentit le sol remuer sous ses pieds et, avant qu'il eût pu s'accrocher quelque part, lui et la jeune fille roulaient au fond du précipice.